Ms 1063 (13)

Ce Manuscrit est donné à mon
cher Hippolyte par Sa Mère,
Marceline Desbordes

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE
DOUAI

Elégie.

peut-être un jour sa voix tendre et voilée,
m'appellera sous de jeunes cyprès.
cachée alors au fond de la Vallée,
lus heureuse que lui j'entendrai ses regrets.
ntement, des coteaux je le verrai descendre:
uand il cherra ses pas et ses vœux superflus,
pleurera! ses pleurs rafraîchiront ma cendre.
nclinée à ses pieds, je ne le fuirai plus.

ne le fuirai plus; je l'entendrai. mon ame,
ulante autour de lui voudra sécher ses pleurs:
ce timide accent qui trahissait ma flamme,
le reconnaîtra dans le doux bruit des fleurs.
h! qu'il trouve un rosier mourant et solitaire!
qu'il y cherche mon souffle et l'attire en son sein.
qu'il dise: c'est pour moi qu'il a quitté la terre;
es parfums sont à moi, ce n'est plus un larcin.
qu'il dise: un jour à peine il a bordé la rive,
on vert tendre égayait le limpide miroir:
Ses feuilles déjà dans l'onde fugitive,
tombent. faible rosier, tu n'as pas vu le soir.=

alors, peut-être, alors l'hirondelle endormie,
la voix d'un amant qui pleure son amie,
échappera du sein des parfums précieux,

B.I.275.

emportant Sa prière et Ses larmes aux cieux.

Alors, Révant aux biens que ce monde nous Doit
il laissera tomber Sur le froid monument,
Ses Rameaux affligés dont la gloire environne
Son front triste et charmant!

Alors, je Resterai Seule, mais consolée.
Ses vents Respecteront l'empreinte de Ses pas.
Déjà, je voudrais être au fond de la vallée;
Déjà je l'attendrais ..... Dieu! S'il n'y venait pas

avril. 1820.

Élégie.

J'étais à toi Peut-être avant de t'avoir vu.
Ma vie en se formant fut Promise à la tienne:
Ton Nom m'en avertit par un trouble imprévu;
Ton Ame s'y cachait pour éveiller la Mienne.
Je l'entendis un jour et je perdis la voix.
Je l'écoutai long-temps, j'oubliai de Répondre.
Mon être avec le tien venait de Se confondre:
Je crus qu'on m'appelait pour la première fois.

Savais-tu ce prodige? eh bien! Sans te connaître,
J'ai Deviné par lui mon Amant et mon maître;
Et je le Reconnus Dans tes premiers accens,
Quand tu vins éclairer mes beaux jours languissans.
Ta voix me fit pâlir, et mes yeux se baissèrent:
Dans un Regard Muet nos Ames s'embrassèrent.
Au fond de ce Regard ton Nom se Dévoila,
Et Sans le Demander, j'avais Dit: le voilà!

Dès lors, il Saisissait mon oreille étonnée:
Elle y Devint Soumise, elle y fut enchaînée,
Comme un timbre vivant l'écho du Souvenir,
Appelait par ton Nom l'écho de l'avenir.
Je le lisais partout ce Nom Rempli de charmes;
Et je le Soupirais, et je versais des larmes.
D'un éloge enchanteur toujours environné,
A mes yeux éblouis il s'offrait couronné.
Je l'écrivais .... bientôt je n'osai plus l'écrire,

B.Z. 255.

et mon timide amour le changeait en Sourire
il me cherchait la Nuit - il berçait mon Sommeil
il résonnait encore autour de mon Réveil,
il errait dans mon Souffle, et lorsque je Soupire
c'est lui qui me caresse et que mon cœur respire

Nom cheri! Nom charmant! oracle de mon Sort
hélas, que tu me plais! que ta grace me touche
tu m'annonças la vie - et Mêlé dans la Mort
comme un Dernier baiser tu fermeras ma bouche

octobre. 1820.

Le berceau d'Hélène.

qu'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance?
oh! je le vois toujours. j'y voudrais être encore!
au milieu des parfums j'y dormais sans défense,
et le Soleil sur lui versait des rayons d'or.

Peut-être qu'à cette heure il colore les Roses,
et que son doux reflet tremble dans le ruisseau.
viens couler à mes pieds, clair ruisseau qui l'arroses
sous tes flots transparens montre-moi le berceau.
viens! j'attends ta fraîcheur, j'appelle ton murmure,
j'écoute, réponds-moi!
Sur ces bords où les fleurs se fanent sans culture,
les fleurs ont besoin d'eau; mon cœur sèche sans toi.
viens! viens me rappeler dans ta course limpide,
mes jeux, mes premiers jeux, si chers, si déchirans!
des compagnes d'Hélène un souvenir rapide,
et leurs rires lointains, faibles jouets des vents.

Si tu veux caresser mon oreille attentive,
n'as-tu pas quelquefois en poursuivant ton cours,
lorsqu'elles vont s'asseoir et causer sur ta rive,
n'as-tu pas entendu mon Nom dans leur discours?

Sur les Roses, peut-être, une Abeille s'élance:
je voudrais être Abeille et mourir dans les fleurs!
ou le petit oiseau dont le nid s'y balance:
il chante, elle est heureuse.... et j'ai connu les pleurs.

Je ne pleurais jamais sous la voûte embaumée;

une jeune espérance y dansait sur mon pas:
elle venait du ciel dont l'enfance est aimée;
je dansais avec elle; oh! je ne pleurais pas!
elle m'avait donné son prisme - don fragile!
j'ai regardé la vie à travers ses couleurs;
que la vie était belle! et dans son vol agile,
que ma jeune espérance y répandait de fleurs
qu'il était beau l'ombrage où j'entendais ses Muses
me révéler tout bas leurs promesses confuses,
où j'osais leur répondre, et de ma faible voix,
bégayer le serment de suivre un jour leurs lois
d'un souvenir si doux l'ivresse évanouie
laisse au fond de mon âme un long étonnement;
c'est une belle aurore à peine épanouie,
qui meurt sans un nuage; et je dis tristement:

qu'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance?
oh! j'en parle toujours! j'y voudrais être encor,
au milieu des parfums j'y dormais sans défense,
et le soleil sur lui versait des rayons d'or.

mais au fond du tableau, obscurcissant des yeux sa proie
j'ai vu... - je vois encor s'avancer le Malheur:
il errait comme une ombre, il attristait ma joie,
sous les traits d'un vieux oiseleur.
et le vieux oiseleur patiemment avide,
aux piéges, avant l'aube, attendait les oiseaux;
et le soir, il comptait avec un ris perfide,
ses petits prisonniers tremblants sous les réseaux.
est-il toujours bien cruel, bien barbare

bien sourd à la prière? et dans sa main avare,
plutôt que de l'ouvrir,
presse-t-il sa victime à la faire mourir?
oh! souvent, comme alors, puisse une jeune fille,
ouvrir en frappant l'air d'une tendre clameur,
effrayer, par pitié, la chasseuse famille,
et tromper le méchant qui faisait le dormeur!
dieu! quand on le trompait quelle était sa colère!
il fallait fuir; des pleurs ne lui suffisaient pas;
ou d'une pitié feinte exigeant le salaire,
il pardonnait tout haut; il maudissait tout bas.
au pied d'un vieux rempart, une antique chaumière,
lui servait de réduit;
il allait s'y cacher tout seul, et sans lumière,
comme l'oiseau de nuit.

un soir, en traversant l'église abandonnée,
sa voix nomma la mort; que sa voix me fit peur!
je m'envolai tremblante au seuil où j'étais née,
et j'entendis l'écho rire avec le trompeur.
dis, qu'est-ce que la mort? = demandai-je à ma mère:
= c'est un vieux oiseleur qui menace toujours.
= tout tombe dans ses rets, ma fille, et les beaux jours
= s'éteignent sous ses doigts comme un souffle éphémère.

je demeurai pensive et triste sur son sein:
depuis, j'allai m'asseoir aux tombes délaissées,
leur tranquille silence éveillait mes pensées
j'y cueillis une fleur me semblait un larcin.
d'aquilon m'effrayait de ses soupirs funèbres,
la voix, toujours la voix m'annonçait le malheur:
et quand je l'entendais passer dans les ténèbres,
je disais: c'est la mort ou le vieil oiseleur,

mais tout change : l'autan fait place aux vents propices
la Nuit fait place au jour :
la verdure, au printemps couvre les précipices ;
l'hirondelle joyeuse y chante son retour
je revis le berceau, le soleil et les roses.
Ruisseau, tu m'appelais, je m'élançai vers toi ;
je t'appelle à mon tour, clair ruisseau qui l'arrose
j'écoute, réponds-moi !

qu'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance
où je le vois toujours ! j'y voudrais être encor !
au milieu des parfums j'y dormais sans défense
et le soleil sur lui versait des rayons d'or.

février. 1830.

Elégie.

viens ! le jour va s'éteindre ; il s'efface, et je pleure.
n'as-tu pas entendu ma voix ? écoute & l'heure :
c'est ma voix qui te nomme et t'accuse tout bas ;
c'est l'amour qui t'appelle et tu ne l'entends pas !
mon courage se meurt. toute à ta chère idée,
d'elle, de toi, toujours tendrement obsédée,
pour ton ombre j'ai pris l'ombre d'un voyageur ;
et c'était un vieillard riant de ma rougeur...

hélas ! quoi ! le jour s'éteint ! n'est-ce pas un nuage,
un vain semblant du soir, un fugitif orage ?
que je voudrais le croire ! hélas ! un si beau jour,
ne devrait pas mourir sans consoler l'amour.
viens ! ce voile jaloux ne doit pas te surprendre ;
dans les cieux, à son gré, laisse-le se répandre.
ne va pas comme moi le prendre pour la nuit !
quand son obscurité m'importune et me nuit,
si le soleil plus pur allait paraître encore !
si j'allais avec lui revoir ce que j'adore !
si je pouvais, du moins, en lui livrant ces fleurs,
me cacher dans son sein, et rougir de mes pleurs !

il me dirait : je viens, j'accours, ma bien aimée !
ce nuage qui fuit t'aurait-il alarmée ?
la nuit est loin, regarde ! = et je verrais ses yeux,
rendre la vie aux miens, et la lumière aux cieux !...

non ! le jour est fini. ce calme inaltérable,

B.I.91.

L'oiseau silencieux fatigué de bonheur,
le chant vague et lointain du jeune Moissonneur
tout m'invite au Repos ; tout m'insulte et m'accab

un Seul et Doux objet me plaint dans ce Séjour ;
il a subi mon Sort : c'est la pâle Anémone.
Sous le vent qui l'effeuille, elle tombe : et ce jour
pour nous brûler ensemble en orna ma couronne

mais adieu tout ! adieu, toi qui ne m'entends pas ;
toi qui m'as ravi la Moitié de mon être :
qui n'as pu m'oublier, qui vas venir, peut-êt
tu trouveras au moins la trace de mes pas,
Si tu viens. — adieu bois où l'ombre est si brûlan
Nuit plus brûlante encor, Nuit sans pavots pour m
tu Règnes. Donc enfin ? oui, c'est toi, c'est bient
quand me Rendras-tu l'aube ? oh ! que la Nuit est lo
hélas ! Si du Soleil tu balances le cours,
tu vas donc ressembler au plus long de mes jou

L'alouette est rentrée aux Sillons. la cigale,
à peine dans les airs jette sa Note égale.
un Souffle éveillerait les échos du vallon :
et les échos Muets ne diront pas mon Nom !

et vous, dont la fatigue a suspendu la course
vieillards, ne Riez plus, Si mes tristes accents
Non, le Sommeil propice appesantit Ses Sens
il Rêve Sa jeunesse au Doux bruit de la Source

9 ! que je porte envie à Ses Songes confus !
que je le trouve heureux ! il Dort : il n'attend plus.

juillet. 1890

Elégie.

Ma Sœur, il est parti ! Ma Sœur, il m'abandonne !
Je Sais qu'il m'abandonne, et j'attends, et je Meurs,
Je Meurs. embrasse-moi, pleure pour moi .... pardonne !
Je n'ai pas une larme, et j'ai besoin de pleurs.
Tu geinis ; que je t'aime ! oh ! jamais le Sourire
ne te rendit plus belle aux plus beaux de nos jours.
Si ta pitié m'entend, Si tu plains mon délire,
Si ton yeux ont des pleurs, Regarde-moi toujours !
mais Retiens ton Sanglots. il m'appelle, il me tuerbe:
Son Souffle en me cherchant vient d'effleurer ma bouche
Laisse, tandis qu'il brûle et passe autour de Nous,
Laisse-moi Reposer mon front Sur ton genoux.

Écoute ! ici, ce Soir, à moi-même cachée,
Je ne Sais quelle force attirait mon ennui :
Il n'était plus Son ombre à mes pas attachée,
oh ! ma Sœur ! c'était lui.
C'était lui : mais changé, mais triste. Sa voix tendre,
avait pris des accents inconnus aux Mortels :
Plus Ravissans, plus purs, comme on croit les entendre
Quand on Rêve les Cieux aux pieds des Saints autels.
Il parlait, et ma vie était près de S'éteindre.
L'étonnement, l'effroi, ce Doux effroi du cœur,
m'enchaînait devant lui : je l'écoutais Se plaindre,
Et mourante pour lui, je plaignais mon vainqueur.

Il parlait ! il Rendait la Nature attentive :

tout se taisait : des vents l'haleine était captive
du rossignol ému, le chant semblait mourir ;
on eut dit que l'eau même oubliait de courir.

hélas ! qu'avait-il fait alors pour déplaire ?
il gémissait, me cherchait comme toi.
Non, je n'avais plus de colère,
il n'était plus coupable – il était devant moi

Sais-tu ce qu'il m'a dit ?... des reproches, des larmes
il sait pleurer, ma sœur !
oh ! dieu ! que sur son front la tristesse a de charmes
que j'aimais de ses yeux la brûlante douceur !
sa plainte m'accusait : le crime ?... je l'ignore
j'ai fait, pour l'expliquer, des efforts superflus ;
ces mots seuls m'ont frappée, il me les crie encore
= je ne te verrai plus ! =

et je l'ai laissé fuir, et ma langue glacée,
a murmuré son nom qu'il n'a pas entendu :
et sans saisir sa main, ma main s'est avancée
et mon dernier adieu dans les airs s'est perdu

juillet. 1820.

Elégie.

quoi ! ces flots sont calmés, et les vents sans colère,
applanissent la route où je vais m'égarer !
j'ai vu briller le phare, et l'onde qui s'éclaire,
double l'argenteus signal qui doit nous séparer.

que fait-il ? ah ! s'il dort, il rêve son amie.
bercé dans mon image, il attend le réveil :
comme l'onde paisible, il me croit endormie,
et son rêve abusé sourit à mon sommeil.
emmenez-moi, ma sœur ; dans votre sein cachée,
comme une pâle fleur de sa tige arrachée,
sauvez-moi de ces lieux ; dites : c'est sans retour !
cet effort finira ma vie, ou mon amour.
emportez ma douleur, loin de lui, loin du monde :
loin de moi, s'il le peut, ma sœur, emportez-moi.
mais la nuit qui nous couvre est-elle assez profonde ?
oh ! non ! les flots, le ciel, tout me remplit d'effroi.
est-il temps de mourir ! et lui ! lui que j'adore,
ne puis-je, en le fuyant, nous le nommer encore ?
ne puis-je de sa voix appeler la douceur ?
ne puis-je le revoir ?... non ! sauvez-moi, ma sœur :
mon mal est dans sa vue, et lorsque j'y succombe,
mon mal doit vous tromper, ce n'est pas le remord.
cachez-moi dans vos bras, dans la nuit, dans la tombe :
je demande à la fuir ; je ne crains plus la mort.

venez ! s'il descendait sur la plage déserte,

un obstacle, sur mes pas attirerait ses pas:
prête à me confier à la vague entrouverte,
je lui dirais Adieu .... je ne partirais pas.

Il sait tout. Oh! ma Sœur! il demandait mon âme
nos Regards se parlaient malgré nous confondus
tout baignés de tristesse, et de pleurs et de flamme
Dans ses Regards si doux, les miens se sont perdus
et je puis! et des cieux la pitié m'abandonne!
je ne les verrai plus. ils étaient dans ses yeux
Si tu voyais ses yeux! oh! l'ange qui pardonne
doit regarder ainsi quand il ouvre les cieux!
[redacted]

j'étais seule avec lui; j'écoutais son silence;
à l'heure, une fois pour nous perdait sa vigilance.
contre un penchant si vrai, si long-temps combattu
ma Sœur, je n'avais plus d'appui que sa vertu.
pour arracher mon cœur à sa pente obscure,
et distraire du sien la sombre rêverie,
je cherchais le secours de ces accords puissants,
qui, de plus d'un orage, avaient calmé ses sens.
j'essayais, d'une main faible et mal assurée,
cet Art consolateur d'une âme désolée.
je disputais son âme à ses vagues désirs;
je ramenais le temps de nos plus doux loisirs;
son sourire trompait ma crédule espérance,

et j'unissais ainsi la ruse à l'innocence.
Dieu! que je m'abusais à ce calme trompeur!
pour la première fois son regard me fit peur.
De ma gaîté timide il détruisit les charmes,
et ma voix s'éteignit dans un torrent de larmes.
Non! dit-il, non, jamais tu n'as connu l'amour! =
j'ai voulu me sauver.... il pleurait à son tour:
j'ai senti fuir mon âme effrayée et tremblante;
Ma Sœur, elle est encor sur sa bouche brûlante.

Sauvez-moi! Sauvez-moi. De lointaines clameurs,
appellent au rivage une barque tardive.
De l'écho du rocher que la voix est plaintive!
Répondez-lui pour moi; je vous suivrai.....je meurs.

Novembre. 1830.

Elégie.

qui, toi, mon bien Aimé, t'attacher à mon Sort!
te parer d'une fleur que la tombe t'envie!
Hier ton jours de gloire à ma tremblante vie,
or ton baiser D'amour au baiser de la Mort!
me Suivre! toi, Si cher aux Rives enchantées,
que pour jamais, bientot mes pas auront quittées!
mes pas, que tu Soutiens; qui te cherchaient toujours;
Dont la trace légère effleura le Rivage,
où tu m'avais montré des fleurs et des beaux jours;
où je vais devant toi passer comme un Nuage!
oui, devant toi, ma vie incline Son flambeau:
de Ses pâles Rayons le dernier va S'éteindre.
ces fleurs, ces belles fleurs que je ne puis atteindre,
tu les effeuilleras un Soir Sur mon tombeau.

La Mort m'a Regardée; et ta plainte adorable,
ma jeunesse, tes vœux, Rien ne doit l'attendrir:
elle m'a Regardée; et cette inexorable,
quand j'écoutais ton chant, m'a dit: tu va mourir.

Oh! Non! Prodigue encor tes hymnes, tes offrandes,
jette-lui ta couronne, et tes lauriers en fleurs,
cache-moi dans ton Sein, couvre-moi de guirlandes,
et long-temps immobile, elle craindra tes pleurs.

B.I. 283.

conduis-moi près des flots : la Nymphe qui soupire
y rafraîchit l'air de Savoie.
cet Air doux et mortel que ma bouche respire
brûle moins à l'ombre des bois.

vois dans l'eau, vois ce lys dont la tête abaissée
semble se dérober au sourire des cieux :
telle, craignant l'amour, et le cherchant des yeux,
j'essayais de te fuir, innocente et blessée.
je demandais aux bois l'oubli de ton accent
un vague, un triste écho m'en rappelait possible
et dans les rameaux frémissants,
ton image venait s'attendrir à mes larmes.
un jour, ce fut toi-même. un jour à mes genoux
le saule où je pleurais apporta ton hommage
je ne m'y trouvai plus seule avec ton image,
il nous cachait ensemble, il se penchait sur nous
trop tard, hélas, trop tard! et ta flamme timide,
enhardie vainement mes timides secrets,
tu les connus trop tard ; et ma fuite rapide
t'abandonna à de longs regrets.

oh! que je crains pour toi l'aurore désolée,
qui ne pourra me rendre à tes vœux superflus
quand sa douce fraîcheur, pour moi seule voilée
ne m'éveillera plus!

mais le ruisseau répond par un faible murmure

au souffle expirant des zéphirs :
la Nymphe qui s'endort, entraîne mes soupirs,
à la source déjà moins pure :

demain ..... l'écho plus triste a dit aussi : demain.
adieu, ma jeune vie! adieu, toi que j'adore!
ne gémis pas. ce soir, je serre encor ta main,
ce soir, efforce-toi de me sourire encore.

---

novembre. 1820.

L'absence.

L'avez-vous Rencontré ? guidez-moi, je vous prie.
Il est jeune - il est triste - il est beau comme vous,
Bel enfant, et sa voix par un charme attendrie
De la voix qui l'accueille est l'écho le plus doux.
Oh! Rappelez-vous bien ! Sa Démarche pensive,
Fait qu'on le suit long-temps et du cœur et des yeux.
Il vous aura souri ; De l'enfance Naïve,
Naît encore, il aime à contempler ses jeux.
écoute ! Ses Regards distraits, chargés d'allarmes,
effleuraient tes doux jeux peut-être sans les voir.
plains-moi, car c'est pour moi qu'il Dévorait ces larmes,
et De m'en consoler il a seul le pouvoir.
guide-moi, Réponds-moi !... mais tu ne peux m'entendre,
tu Demandes son Nom.
Oh! S'il t'avait Parlé, m'aurais-tu fait attendre ?
T'aurais-tu méconnu Dans ma prière ? Oh! Non.
va jouer bel enfant, va Rire avec la vie,
car ton Age est sa fête et Déjà je l'envie.
va! mais Si ton bonheur te l'amène aujourd'hui,
Souviens-toi que je pleure, et ne le Dis qu'à lui.

Comme la Route au loin se prolonge isolée !
Oh! Pour qui ces jardins, ce Soleil, ces Ruisseaux?
Je suis seule, et là bas sous de noirs arbrisseaux
Ma Moitié de mon âme est errante et voilée.
Mes Suppliantes mains voudraient la Retenir;
J'ai cru Respirer l'Air qui va nous Réunir!

L'avez-vous Rencontré, Nymphe à la voix plaintive?

3.X.37.

S'avez-vous appelé ? S'est-il penché vers vous ?
Si son ombre a passé dans votre eau fugitive,
Nymphe, rendez-la moi, je l'attends à genoux.
mais jusqu'à l'oublier si vous êtes légère,
mais si vous n'emportez que vous dans l'avenir
si l'image qui fuit vous devient étrangère,
de quoi vous plaignez-vous, Nymphe sans souvenir

quelle est cette autre enfant sous les saules couchée
de paisibles rameaux enveloppent son sort.
comme une jeune fleur dans la mousse cachée
à l'abri des vents, elle dort.
L'orage aux traits brûlants ne l'a pas effeuillée
Loin du monde et du jour lentement éveillée,
un jeune songe à peine ose effleurer ses sens
elle rit... qu'offre-t-il à ses vœux caressants
S'avez-vous rencontré, dites, belle ingénue ?
Sa voix qui fait rêver vous est-elle connue ?
au fond d'un doux sommeil écoutez-vous ses pas
Non ! Si vous l'aviez vu, vous ne dormiriez pas
Dormez, je vous rendrais et pensive et peureuse
vous diriez : Dès qu'on aime, on n'est donc plus heureuse
je ne sais : pour la paix de vos nuits, de vos jours
ignorez-le toujours !

Mais de nouveaux sentiers s'ouvrent à ma tristesse
je voudrais tous les suivre, et je n'ose choisir.
C'est pour les choisir tous. oh ! qu'il a de vitesse
il m'appelle partout... où vais-je le saisir ?
il bruit dans l'écho, chante sur la montagne,
vole avec le ramier qui cherche sa compagne :
glisse sous les roseaux qu'il a fait tressaillir
et jusque dans mon cœur trop prompt à l'accueillir
il frémit d'une feuille, il rêve [illegible]
enfin, ce frêle espoir qui pâlit d'un regret,
a suspendu son vol [illegible]
Souvent dans une fleur l'amour a son secret.
De suaves rayons, toi qui m'as couronnée,
au souffle des mêlsans garde-toi de t'ouvrir,
[illegible] à mon sort donne ta destinée,
viens ! nous devons ensemble et briller et mourir

au pied de la chapelle où serpente le lierre,
courbé par la prière,
un vieillard indigent porte aussi ses douleurs :
allons ! ses yeux éteints ne verront pas mes pleurs.
comme il prie ! on dirait qu'une lumière heureuse
pour éclairer son front vient d'entrouvrir les cieux.
on dirait que le jour est rentré dans ses yeux ;
ou qu'il bénit tout bas une main généreuse :
Dieu ! l'a-t-il rencontré ? Si calme, si content,
presse-t-il un bienfait sur son cœur palpitant ?
est-ce qui qu'il bénit ? et la voix que j'adore,
dans ce cœur consolé résonne-t-elle encore ?

écoutez-moi, mon père, au nom de ce bienfait.....
celui qui vous l'offrit, à vous m'a demandée,
peut-être..... ah que ma main par la sienne guidée
joigne son humble offrande au don qu'il vous a fait.
mais, en vous consolant, soupirait-il, mon père ?

Déchiré du tourment dont il me désespère,
injuste, mais fidèle ! en soupçonnant ma foi
vous a-t-il dit: prier et pour elle et pour moi
oui ! je sais qu'il est triste, et qu'un accent plus tendre
au Malheureux, jamais n'a su se faire entendre
oui ! je retrouverai mon bonheur qu'il trouble
car mon bonheur, c'est lui, mon Père .....et le voil

Le Reproche.

qu'as-tu fait d'un aveu donné à ton espérance ?
mes pleurs, qu'en as-tu fait ? ... ton bonheur d'un Moment.
ces Regrets de mon Ame ont aigri ta souffrance,
et pour y croire, ingrat, tu voulus un Serment.

Le Serment est livré : tu ne crois pas encore.
tu veux dorer l'or même et parfumer les fleurs ;
ajouter des Rayons aux Rayons de l'aurore
au Soleil des flambeaux, à l'Iris des couleurs.

incrédule, inquiète, ingrate jalousie !
amour ! aveugle amour qui méconnoit l'amour !
qui regarde un ciel pur et demande le jour !
oh ! que je ..... que je t'aime, aimable frénésie !

B.I.509.

L'écolier.

un tout petit enfant s'en allait à l'école.
on avait dit, allez ! il tâchait d'obéir.
mais son livre était lourd, il ne pouvait courir,
il pleure, et suit des yeux une abeille qui vole.

Abeille, lui dit-il, voulez-vous me parler ?
moi je vais à l'école, il faut apprendre à lire :
mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire.
voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler ?

Non, dit-elle. j'arrive et je suis très pressée.
j'avais froid : l'aquilon m'a longtemps oppressée :
enfin j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
et je vais commencer mon doux rayon de miel.
voyez, j'en ai déjà puisé dans quatre roses :
avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
vite, vite à la ruche. on ne rit pas toujours.
c'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours

elle fuit et se perd sur la route embaumée.
le frais pilas sortait d'un vieux mur entrouvert :
il saluait l'aurore, et l'aurore charmée,

Se montrait sans Nuage et Riait de l'hiver
une hirondelle passe. elle effleure la joue
Du petit Nonchalant qui s'attriste et qui je
et dans l'air suspendue, en redoublant sa voix
fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.

= oh! bon jour, dit l'enfant qui se souvenait d'elle
= je t'ai vue à l'automne. oh! bon jour, hirondelle
= viens! tu portais bonheur à ma Maison; et moi
= je voudrais du bonheur. veux-tu m'en donner toi
= jouons. = — je le voudrais, répond la voyageuse,
= car je respire à peine, et je me sens joyeuse
= mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps
= ils reveraient ma Mort si je tardais long-temps;
= oh! je ne puis jouer, pour finir leur souffrance
= j'emporte un brin de Mousse en signe d'espérance
= nous allons relever nos palais dégarnis,
= l'herbe croît; c'est l'instant des Amours et des Nids
= j'ai tout vu. maintenant fidèle Messagère,
= je vais chercher mes Sœurs Fables sur le chemin
= ainsi que nous, enfant, la vie est passagère
= il en faut profiter. je me sauve. à Demain.

L'enfant reste Muet, et la tête baissée,
Rêve et compte ses pas pour tromper son ennui

quand le livre importun dont sa main est lassée,
tombe ses fragiles Nœuds et tombe auprès de lui.
un Dogue l'observait du Seuil de sa Demeure;
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
de peur de l'effrayer retient sa grosse voix,
hélas! peut-on crier contre un enfant qui pleure

= bon Dogue, voulez-vous que je m'approche un peu?
= dit l'écolier plaintif. je n'aime pas mon livre.
= voyez! ma Main est rouge, il en est cause. au jeu,
= rien ne fatigue; on rit. et moi, je voudrais vivre
= sans aller à l'école où l'on tremble toujours.
= je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours.
= j'en suis très Mécontent. je n'aime aucune affaire.
= le sort des oiseaux me plaît, car ils n'ont rien à faire.

Ecolier! voyez-vous ce laboureur aux champs?
oh! bien! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
il est très vigilant; je le suis plus, peut-être:
il dort la Nuit, et moi, j'écarte les inconnus.
j'éveille aussi ce bœuf qui d'un pied lent, mais ferme
va creuser les sillons quand je garde la ferme.
pour vous même on travaille. et grâce à nos labeurs
votre Mère, en chantant vous file des habits.
par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange,

= allez donc à l'école, allez, mon petit Ange.
= Les chiens ne lisent pas ; mais la chaine est pour eux.
= L'ignorance toujours mène à la servitude.
= L'homme est fin ... l'homme est sage, il nous défend l'étude.
= enfant, vous serez homme, et vous serez heureux,
= Les chiens vous serviront. = — L'enfant l'écouta dire,
et même il le baisa. Son livre était moins lourd
en quittant le bon Dogue, il pense, il marche, il court
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire
à l'école, un peu tard, il arrive gaiment :
et dans le mois des fruits il lisait couramment

Paris, 1870.

voyageuse de l'air, mouche bleue et gentille
qui rasfraichis ton vol sur l'humide roseau,
N'es-tu pas un petit oiseau ?
Non, tu ne chantes pas, légère volatille,
tu n'as point de plumage, et ton rapide essor,
m'en fait mieux admirer l'invisible ressort.
tu ris de l'oiseleur, tu fais sourire sa joie,
ton piquant aiguillon le distrait de sa proie,
et ton bourdonnement moqueur,
lui nomme impunément son agile vainqueur.
tu montes jusqu'aux cieux tes ailes étendues ;
un rayon de soleil te guide et te soutient :
ta famille dansante et s'y joue et s'y joint,
comme un essaim de fleurs dans les airs répandues.
qu'il est gai de te voir tty balancer long-temps !
descendre vers la terre et remonter encore,
y chercher, renaissante au souffle du printemps,
sur ta robe de gaze un reflet de l'aurore.
violette vivante ! à ce peu qu'il t'a fait
le ciel donna le monde, imprima la pensée,
le sentiment, l'amour ! et sans remords blessée,
pour toi dumoins, pour toi, l'amour n'est qu'un bienfait.
tu le bois en volant dans la pure lumière,
qui de ta rapide carrière
comme un prisme éclairé des feux du diamant,
forme un riant voyage, un vif enchantement.
on te reproche en vain ton abjecte naissance :
tu l'élèves au moins par la seule puissance
du dieu qui nous créa pour le même séjour
mortels, en le quittant que serons-nous un jour ?
je m'amuse à rêver sur ton frêle édifice,
soutenu de frêles piliers,
si polis et si réguliers,
qu'on les croirait mouvans par artifice.
hélas ! dans l'âge le plus fort,
l'homme ainsi que toi tombe. et ce maître du monde

3.II.81.

n'a point d'ami qui le seconde,
dans son Duel avec la Mort.

Ô Maladie! que ton être occupa mon enfance!
combien, lorsqu'attristant mon paisible loisir,
quelqu'enfant sous mes yeux accourait te saisir,
mes larmes prenaient ta défense!

Petite philosophe, on a médit de toi.
j'en veux à la fourmi qui t'a cherché querelle;
un printemps fait ta vie, en jouir est ta loi,
es-tu moins prévoyante, es-tu moins fidèle qu'elle
esclave de la terre, elle y rampe toujours;
ses trésors souterrains sont clos à l'indigence,
et quand il a rempli son avare exigence,
du citron malheureux elle abrège les jours.
pour toi, souvent rêveuse et souvent endormie
je t'observe partout avec des yeux d'amie:
quand la Nature est triste, il ne te faut plus rien
et tu romps avec elle un fragile lien.

oh! puisse l'apre hiver épargner ta faiblesse!
que l'aquilon jamais ne te soit rigoureux,
que ton corps délicat qu'un rien détruit ou blesse
trouve, contre la brume un foyer généreux!
Sauve petite chose! en passant les Montagnes
les ruisseaux, les chemins, les cités, les campagnes
que Dieu te sauve, hélas, et du bec d'un oiseau,
et de l'insecte au fin réseau!

Lyon.

Le petit Arthur de Bretagne
à la tour de Rouen. —
imitation libre de Shakespeare.

Elégie

par mon baptême, ô ma Mère,
je voudrais être l'enfant,
qui bondit sur la bruyère,
avec l'agneau qu'il défend.
j'ai soif de l'eau qui murmure,
et fuit là bas dans les fleurs:
l'eau de la tour est moins pure;
je la trouble avec mes pleurs.

quand le rayon d'une étoile,
glisse au fond de ma prison,
ses barreaux forment un voile,
qui tourmente ma raison.
quand le jour qui se colore,
m'annonce que le jour luit,
le petit Arthur encore,
est triste comme la Nuit.

pour bercer ma jeune enfance,
vous saviez des airs touchants:
or j'ai reçu la défense,

De me rappeler vos chants!
Mais que la flûte lointaine,
m'apporte un réveil plus doux,
je tressaille dans ma chaîne;
ma Mère! je pense à vous.

Ce vieux gardien dont l'œil sombre
un soir me remplit d'effroi,
qui suit mes pas comme une ombre,
fit peur au pauvre enfant Roi,
j'ai vu son front moins austère
vers ses enfants se baisser:
hélas! que n'est-il mon père;
il daignerait m'embrasser.

Lorsque la fièvre brûlante,
sur lui fit planer la Mort,
sa bouche pâle et tremblante,
dit qu'il avait un remord:
de cette affreuse Démence,
cherchant à le secourir,
j'ai chanté votre romance,
pour l'empêcher de souffrir.

au sons de la vieille harpe,
il s'endormit sur mon sein,

enveloppé de l'écharpe,
dont ma main votre Main.
une Reine l'a brodée;
mon geolier la garde encor...
je ne l'ai plus demandée;
et c'était mon seul trésor.

Peut-être ce sacrifice,
en secret l'attendrira;
et qu'à vos larmes propice,
un moment il me rendra.
Mes biens, mon sang, ma couronne,
tout ce qu'ils brûlent d'avoir,
oui, ma Mère, je le donne:
mais avant, je veux vous voir.

Malgré leur veille farouche,
j'appris seul à retracer,
le premier Nom que ma bouche,
essaya de prononcer.
ne pouvant briser la pierre,
où j'ai nommé leur vainqueur,
ils ont voilé ma paupière....
mais la Mémoire est au cœur.

en vain leurs bandeaux funèbres

ont puni mes faibles yeux,
à genoux dans les ténèbres,
ma prière monte aux cieux.
L'épée y dort suspendue;
comme nous, en ce séjour,
Mon père, on la croit perdue:
Mais si je l'atteins un jour!....

Lyon.

celle qui ne rit pas.

Naïves pastourelles,
qui cherchez sous l'ormeau,
des lits de fleurs nouvelles,
et la fraîcheur de l'eau:
Si vos danses légères,
ont éveillé ses pas,
faites rire bergères
celle qui ne rit pas!

—

tombez de la montagne,
clair ruisseau, frais miroir;
coulez dans la campagne,
elle aimait à s'y voir.
votre onde qui soupire,
arrêtera ses pas:
ruisseau, faites sourire,
celle qui ne rit pas!

—

volez, jeunes abeilles
les fleurs ont peu d'instans.
butinez les corbeilles
qu'apporte le printemps.
Si l'ingrat qu'elle adore
revenait sur ses pas,
elle rirait encore
celle qui ne rit pas!

Lyon. 1822.

Romance.

Son image comme un Songe,
partout s'attache à mon Sort:
Dans l'eau pure où je me plonge,
elle me poursuit encor.
je me livre envain, tremblante,
à sa Mobile fraicheur:
L'image toujours brulante,
se sauve au fond de mon coeur

pour Respirer de ses charmes
mon ~~Ame~~ cherche les cieux;
entre le ciel et mes larmes,
elle voltige à mes yeux:
plus tendre que le perfide,
dont le volage Desir,
fuit comme le flot Rapide,
que ma main n'a pu saisir.

Du jour L'égale inconstance,
aux fleurs dont il est l'amour,
dans la Nuit qui le balance,
laisse entrevoir son Retour:
~~ô Nuit~~ plus lente et plus sombre,
amour sans félicité,
pour me consoler de l'ombre
~~amour ... emporter l'ombre~~,
Rends moi ~~avec~~ la Réalité!

B.I.349.

toujours je la verrai sourire à ma douleur.

de suaves rayons elle m'a couronnée,
belle comme l'espoir qui pâlit d'un regret.
à son frêle avenir j'unis ma destinée:
souvent dans une fleur l'amour a son secret.

en la cueillant pour toi. 85

Elégie.

que veux-tu, je l'aimais; lui seul savait me plaire,
ses traits, sa voix, ses vœux lui soumettaient mes vœux;
tendre comme l'amour, terrible en sa colère....
~~[illegible]~~ plains-moi, connais moi tout à mes derniers aveux:
je l'aimais! j'adorais ce tourment de ma vie;
ses jalouses erreurs m'attendrissaient encor;
il me faisait mourir et je disais: j'ai tort:
à douter de moi-même il m'avait asservie.
oh! tu n'aurais pu voir ses pleurs sans me haïr,
sans rêver comme lui tu n'aurais pu l'entendre:
oui, j'accusais mon cœur que tu connais si tendre,
oui! je disais j'ai tort, en me sentant mourir.

ainsi, l'humble roseau tourmenté par l'orage,
sous un ciel menaçant incline son courage,
et se relève encor d'un souffle ranimé:
je revoyais la vie en son regard calmé.
pas une plainte alors de sa voix consolante
n'osait troubler l'accent qui reprenait mon cœur:
et comme lui soumise, et ravie et tremblante,
de cet orage éteint j'oubliais la rigueur.
quel doux saisissement! dieu! quel muet délire,
quand son front se cachait sur ce cœur éperdu,
qu'il demandait pardon! qu'il m'était tout rendu,
que je sentais ses pleurs mêlés à mon sourire!
je n'avais rien souffert, il pleurait... mais, ma sœur,
je ne parlerai plus de ses torts, de ses larmes.
ses torts, où tant d'amour répandait tant de charmes!

B.I.355.

je n'ai plus qu'à subir sa tranquille douceur.
sa douceur! l'inflexible! oh! comme il m'a punie,
de l'empire d'un jour,
où périt mon bonheur, dont la paix fut bannie
et qu'irrité de craindre il détruit sans retour.
sans retour! le crois-tu? dis-moi que je m'égare,
dis qu'il veut m'éprouver, mais qu'il n'est point barbare
dis qu'il va revenir, qu'il revient, trompe-moi!
mais obtiens qu'il me trompe à son tour comme toi
va le lui demander, va l'implorer..... demeure!
l'orgueil est entre nous, il glace, il est mortel.....
n'est-ce pas qu'il me fuit, et qu'il faut que je meure?
n'est-ce pas que je souffre et que l'homme est cruel!

ne l'accuse jamais! songe que je l'adore,
puisque je vis encore:
avant qu'à le trahir j'accoutume ma voix,
ma sœur, j'aurai parlé pour la dernière fois.
tout change, il a changé: d'où vient que j'en murmure
pourquoi ces pleurs amers dont mon cœur est baigné?
que l'amour a de pleurs quand il est dédaigné!
tout change, il a changé..... c'est là sa seule injure!
et s'il fuit un bonheur qui n'a pu le toucher,
je n'en saurais trouver à le lui reprocher.
tes yeux seuls pleins de moi s'il daigne un jour y lire
lui diront mes adieux que je n'osai lui dire.
ton nom, comme un écho lui parlera de moi;
qu'il soit ton seul reproche en ta douleur modeste;
ah! je l'en défendrais contre tous, contre toi,
du peu de force qui me reste.
imite mon silence. un stérile remord,

ne ralluma jamais une flamme épuisée.
en oubliant qu'il l'a causée,
dans son étonnement il pleurera ma mort.

la mort comptait mes jours à la triste lumière,
qui passa tout-à-coup jusqu'au fond de mon cœur,
un soir qu'il m'observait roulant sous sa paupière,
je ne sais quoi d'amer, de sombre et de moqueur.
ah! que l'ame est troublée à l'adieu d'un prestige!
l'épi touché du vent tremble moins sur sa tige;
l'éclair dans l'eau mobile a jetté moins d'effroi...
je sentis qu'un malheur tournait autour de moi.
la main qui refusait comme lui de m'entendre,
s'éloigna de ma main.
ses yeux qui tant de fois me priaient de l'attendre,
ne disaient plus: demain!
pâle, et presqu'à genoux, suppliante, craintive,
j'ai dit..... je n'ai rien dit, mais on entend les pleurs,
et ce morne silence où parlent les douleurs,
ce cri prêt d'entrouvrir le sein qui le captive,
tout en moi, tout parlait: il n'a pas entendu!
c'en était fait, ma sœur. de mes larmes suivie,
je repris la raison sans reprendre la vie:
de ses pas adorés le bruit s'était perdu,
j'étais seule. un enfant qu'abandonne sa mère,
dont la voix s'est brisée en une plainte amère,
qui la cherche immobile, interdit, sans couleur,
trouve un aspect moins triste à son premier malheur.
un poids moins douloureux tient son ame oppressée,
un nuage moins froid s'étend sur sa pensée,

un fantôme moins Noir le poursuit et l'atteint,
lorsqu'à ses jeunes yeux l'espoir.... le jour s'éteint.

Je voilà donc fini mon court pélérinage!
ciel! que le sien plus beau soit ombragé de fleurs
et que sa muse encor loin de venger mes pleurs
d'un suave laurier couronne son bel âge....

qui passe? et fait tomber la feuille qui gémit?
De ma dernière Nuit c'est l'ombre avant-courrière:
vois comme en s'échappant de la Noire bruyère,
sur mon toit solitaire elle monte et gémit!
ainsi qu'un Rêve qui s'égare
sa forme changeante et bizarre,
aux fleurs de ma genêtre a suspendu son vol:
maintenant, elle a pris la voix du Rossignol...
et je ne l'entends plus. mais son aile invisible,
m'a touchée et m'entraîne en un sommeil paisible.
ce Rayon qui s'enfuit, non, ce n'est plus le jour,
ce n'est plus le malheur, non, ce n'est plus l'amour,
c'est ma Dernière Nuit: Déjà froide comme elle,
ma mémoire n'est plus qu'un Miroir infidèle.
oui, tout change, ma Sœur, tout s'efface, et je sens,
que la paix, ou la Mort a coulé dans mes sens.

Lyon. 1821.

mais sa chaîne est brisée! et comme après l'orage
le ciel s'ouvre plus pur à son Regard charmé,
d'une profonde Nuit ma Raison se dégage
j'aimais..... je n'aime plus! le ciel est désarmé

Lyon. 7bre 26
1822.

Elégie.

imitée de Shakespeare.

on accourt, on veut voir la Mère infortunée
D'arthur. et la pitié muette, consternée,
pleure et n'ose Répondre à ses profonds sanglots:
et la prison mobile emporte sur les flots,
arthur, le jeune arthur, l'espoir de son veuvage,
cet enfant-Roi, tombé dans l'esclavage.
inconsolable, errante, aux Rivages Déserts,
de longs gémissemens elle frappe les airs,
comme une aigle éperdue à son Nid enlevée,
quand le lâche vautour, usurpateur affreux,
cherchant un festin ténébreux
dans l'ombre a Dévoré la Royale couvée
sur le sable où la Nuit Répand un voile obscur,
l'écho mourant prolonge: arthur! mon cher arthur.

un heureux de la terre, un sage ... un insensible
n'a vu dans ses clameurs qu'un fol égarement.
pâle, elle ouvre les yeux, le Regarde un moment;
et Repousse en ces mots cette voix inflexible:

il me parle! et jamais il n'a connu mon fils!
il n'entend pas mon ame, il me croit insensée
et que vient-il m'offrir pour tous mes biens Ravis?
que dit-il?... je ne sais, mais sa voix m'a blessée.

oh! tais-toi! j'aime mieux écouter ma douleur,
elle parle D'arthur. elle a ses jeunes charmes
elle a ses derniers cris, ses sanglots et ses larmes,

B.II.51.

ses suppliantes mains, son effroi, sa pâleur,
elle est ... ce qu'il était! oui, cette ombre fidèle,
au milieu de la Nuit me réveille, m'appelle,
m'embrasse et m'apparaît avec ses traits chéris:
laisse-moi l'adorer, elle me rend mon fils.
elle a son doux accent. je l'écoute, je pleure,
je la suis comme autrefois au son triste de l'airain,
et sous l'habit d'arthur, quand je l'ai rencontré,
elle m'en a fait voir le fantôme adoré.

toi, tu n'as pas de fils, je le vois, j'en suis sûre.
effrayé pour toi-même et craignant ma blessure,
tu te fondrais en pleurs, tu ne pourrais parler.
non, tu n'as pas de fils ... peux-tu me consoler!
écoute! et sois ému de mes plaintes amères:
quand je parle d'arthur, tout m'entend, tout frémit.
les anges attentifs pleurent aux cris des mères,
Dieu même en les frappant les regarde et gémit;
il est père! il est Dieu. dans sa miséricorde,
il forme de nos pleurs l'espoir qu'il nous accorde.
on m'a volé mon fils, et Dieu me le rendra.
mais ici, plus jamais nous n'irons ensemble:
on l'emmène ... il mourra,
et tu ne verras plus l'enfant qui lui ressemble.
tu ne sauras donc point que parmi les mortels,
la beauté de ton fils ne peut être effacée,
qu'il méritait le monde et des autels,
et tu diras toujours que je suis insensée ....
plût au ciel! je perdrais un triste souvenir,

si tu disais vrai, je pourrais te bénir.
une plus chère moitié me serait étrangère:
je rirais à son ombre, à sa forme légère
comme en voyant passer sous mes regards distraits
des enfants inconnus dont j'oublierais les traits.

Elégie.

quoi Bérenger! quoi l'ami de la France,
L'Anacréon de Nos jours orageux,
au Luth sonore, aux accens courageux,
L'amant aimé d'une jeune espérance,
il est captif! L'ange aux Mille couleurs,
qui du poète apportait la couronne,
Le Doux printemps qu'un air libre environne,
au bruit des fers laisse tomber ses fleurs.
De ses baisers la Suave Merveille,
va s'éperdre sur une terre en Deuil;
et vainement et la Nymphe et l'abeille,
De leur ami vont assiéger le Seuil.

il est captif! Muses, voilez vos charmes;
on l'enchaîna Dormant à vos genoux;
n'écoutons plus, il n'est plus parmi Nous:
il chante encor, mais au Milieu des Armes.
qu'a-t-il donc fait? ils Disent que ses vers,
ces chants D'espoir que lui Seul osé écrire,
au malheur même arrachant un Sourire,
Servent De voile à des complots pervers:
Honte au méchant qui traduit Sa belle Ame

Le temps Réserve à des accords De flamme,
un vaste écho dans la postérité.
Libre alors vers le juge inflexible,
ils voleront D'amour environnés;

J'écris Dieu: philosophe sensible,
il eut des pleurs pour les infortunés.
je les ai vus. c'était sur l'autre rive,
Rive d'exil au triste souvenir.
De Béranger ta Muse fugitive,
y vint prophète et parla d'avenir.
Son vol léger, son sourire, ses charmes,
leur adoucit le sol de l'étranger,
et sur son aile où brillaient quelques larmes,
elle apportait tes chants de Béranger.
ils l'écoutaient: leurs regards moins timides,
d'un ciel aimé revoyaient tes couleurs.
ils s'embrassaient: et dans leurs yeux humides,
l'espoir riait au milieu des douleurs.
mais le vieillard qui loin de sa patrie
d'un pied tremblant traînait les derniers pas,
baisait ces vers, et d'une voix flétrie:
=toi qui me plains, je ne te verrai pas!=

voilà son crime, ô juges de la terre;
son indigence y versa des bienfaits:
il consola le banni solitaire,
et dans ses pleurs on trouve ses forfaits.
en tressaillant mon cœur osa les lire;
il en est peu qui sauront t'imiter
mais il est pauvre.... ah! laissez-lui sa lyre!
mais il est triste..... ah! laissez-le chanter!
il est encor des malheureux au monde:

vous l'ignorez, Béranger s'en souvient;
caché pour vous dans une nuit profonde,
votre œil la fuit: Béranger seul y vient.
il ne croit pas ce que vous semblez croire.
ce seul impie a redouté sa voix.
Dieu lui dit: chérubs! il a trouvé la gloire,
Dieu lui dit: chante! il a suivi ses lois.

quel vide affreux répond à ma pensée!
elle ressemble aux vains soupirs des flots,
et fatigué de sa course glacée
le temps s'endort couronné de pavots.
il est captif!..... mais quels cris? quelle joie?
quelle espérance? et quel dieu nous l'envoie?
libre! il est libre!..... oh! mes amis, parlez!
libre! il est libre. oh! mes larmes, coulez!

et toi, salut, brûlante renommée,
tu dis les maux, tu dis aussi les biens:
caresse encor mon oreille charmée,
répète-nous qu'il n'a plus de liens.
bonheur à tous! que le travail s'arrête.
jouez, enfants, car c'est un jour de fête,
trêve charmante aux maux longs et secrets,
qui de mon main fait tomber des cyprès.

la vie est belle, oh! mes belles compagnes:
je l'aime encor; j'aime encor les campagnes.

j'aime aux fronts purs de riantes couleurs.
il vous verra, printemps! jetez des fleurs!

Lyon. Mars.
1892.

Le Naufragé
ou la veillée d'un Nègre.

Le Soleil de la Nuit éclaire la montagne;
Sur le Sable Désert fait-il encor Rester?
Doucement dans mon bras laisse-moi t'emporter;
Mon Maître, éveille-toi! Marchons vers la campagne.
tes yeux sont clos depuis trois jours;
Maître! Dormiras-tu toujours!

L'orage dans son vol a brisé les platanes.
Le Navire sans voile a disparu dans l'eau.
De ton front tout sanglant j'ai lavé le bandeau:
Marchons! les pauvres Noirs trouveront leurs cabanes.
tes yeux sont clos depuis trois jours:
Maître! Dormiras-tu toujours?

Je voudrais deviner ton Rêve que j'ignore--
oh! que ce Rêve est long! finira-t-il demain?
Demain, en t'éveillant presseras-tu ma main?
à Dieu genoux pour toi je vais prier l'aurore.—
tes yeux sont clos depuis trois jours:
Maître! Dormiras-tu toujours?

Mais la Robe du jour a blanchi le Rivage;
Le Stor porte sans Bruit la Barque du Pêcheur?
Viens!.... que ton front est froid! quelle triste blancheur!
oh! maître! que ta voix me rendrait du courage!
tes yeux sont clos depuis trois jours;
Maître! Dormiras-tu toujours!

Le fleuve tendremis.

imité de Moore.

il est un bosquet sombre où se cache la Rose
et le doux Rossignol y va souvent gémir.
il est un fleuve pur dont le cristal l'arrose
ce fleuve on l'a nommé le calme tendremis.

Dans ma rêveuse enfance où mon cœur se replonge
lorsque je ressemblais au mobile Roseau,
en glissant sous les fleurs comme au travers d'un songe
j'écoutais l'eau fuyante et le chant de l'oiseau.

je n'ai pas oublié cette Musique tendre,
qui remplissait les airs d'un Murmure enchanté;
seule, souvent le soir il m'a semblé l'entendre;
j'ai dit: le Rossignol là bas a-t-il chanté?..

pencheront-elles encor leurs têtes couronnées
ces jeunes fleurs dans l'eau que j'écoutais gémir?
Non, elles étaient fleurs. le temps les a fanées
et leur chute a troublé le calme tendremis.

mais lorsqu'elles brillaient dans l'éclat de leurs charmes,
avant de s'effeuiller sur l'humide tombeau.
du fond de leur calice on distilla des larmes
pour rappeler l'été dont le règne est si beau!

ainsi le souvenir dans mon Ame attendrie,
éveille les échos que j'entendais gémir:
et propice, il m'emmène à la Rive fleurie
où je crois voir couler le calme tendremis.

Paris. 1820

B.U. 543.

Les Songes et les fleurs.

Viens, si tu veux rêver d'amour,
viens trouver ta couronne au fond de la campagne.
voici l'heure, hâtons-nous, ô ma jeune compagne,
les songes, dans les fleurs se cachent tout le jour.

De leurs grêles prisons vont sortir les Mensonges
le Rêve d'une vierge est dans le frais jasmin.
hâtons-nous de cueillir et les fleurs et les songes;
les songes et les fleurs ne seront plus demain.

viens chercher le fragile espoir,
s'amandier le balancé en sa fleur argentée.
viens! nous le saisirons sur la tige agitée
dans un rêve d'amour, il est doux de le voir.

De leurs grêles prisons vont sortir les Mensonges:
le Rêve d'une vierge est dans le frais jasmin.
hâtons-nous de cueillir et les fleurs et les songes;
les songes et les fleurs ne seront plus demain.

ne pose jamais sur ton sein,
l'effroi du Meurtrier, la sombre Mandragore.
de sa tige brisée un cri s'échappe encore
avec le Rêve affreux qui poursuit l'assassin.

De leurs grêles prisons vont sortir les Mensonges;
le Rêve d'une vierge est dans le frais jasmin.
hâtons-nous de cueillir et les fleurs et les songes

B.I. 503.

Les Songes et les fleurs ne seront plus demain.

Sais-tu celui qui vient des cieux?
Il console en dormant la Douleur Méprisée:
Des larmes de la Nuit la vanille arrosée
Parfume ses baisers et son vol gracieux.

De leurs grelots frisons vont sortir les Mensonges,
Le Rêve d'une vierge est dans le frais jasmin.
Hâtons-nous de cueillir et les fleurs et les songes.
Les Songes et les fleurs ne seront plus demain

Paris. 1890.

Sur les quatre Âges
De Monsieur Songeur.

Tableau riant et pur, beau ciel de l'Italie
Vous enchantez les yeux par vos fraîches couleurs;
Mais le lointain voilé par la Mélancolie
Dit que l'enchantement finira par des pleurs.
C'est l'âme de Poussin Rovenso — Recueillie,
Qui découvre aux bergers un tombeau sous des fleurs.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE